

AUX LIMITES DE LA TRADUCTION : LA PSYCHANALYSE

Au nom de ce qui, en dernière analyse, s'avère toujours n'être qu'une «résistance» dans le sens technique donné à ce terme, on reproche aujourd'hui à la psychanalyse, avec de plus en plus d'insistance, de n'être pas scientifique. Nous reconnaissons là la forme rationalisante que prend cette résistance à quoi il convient d'ajouter l'inévitable corollaire que l'analyste est plus un prêtre qu'un savant et que, par conséquent, la psychanalyse ne serait qu'une sorte de religion bizarre dont l'efficacité dépendrait essentiellement du fait qu'on y croirait ou non. Laissons de côté le ton de malveillance ironique et condescendante qui tient lieu de style à ce bavardage vide¹.

Nous ne nous appesantirons pas ici sur le fait qu'il y a longtemps que les savants eux-mêmes ont dénoncé l'illusion idéologique qu'il y aurait la Science et qu'Elle subsumerait un certain nombre de sciences particulières qui obéiraient toutes au même idéal de scientificité. Les scientifiques d'aujourd'hui savent bien que la Science comme telle n'existe pas, que la scientificité de la physique, par exemple, n'est pas celle de la biologie et que chaque discipline doit définir pour elle-même ses propres critères de cohérence interne. Le critère quantitatif qui sert le plus souvent à penser de manière vulgaire la scientificité n'est pas nécessairement le critère fondamental de toutes les sciences. La microphysique la plus récente, par exemple, a dû parfois y renoncer au profit d'autres critères d'ordre qualitatif, d'ordre structural. La structure ne se mesure pas en termes quantitatifs mais en termes de modifications qualitatives dont – dans certains cas y compris une certaine conception structurale de la psychanalyse² – la topologie rendra mieux compte que la statistique voire l'évaluation numérique en poids et mesures. (Je pense ici à ce débile scientifique de la *Columbia University* qui rêve de mesurer quantitativement le désir sexuel de l'homme en fonction de la pression sanguine mesurée dans le pénis au moment de l'érection!)

¹ Voir par exemple Y. Lamontagne, in *La Santé Mentale*, t. 3. Québec

² Voir J. Lacan, *Encore*, et les séminaires suivants.

La question de la traduction permet de commencer à situer de façon simple, peut-être simpliste, ce qui est en jeu dans l'analyse, ce qui ne se mesure ni ne se vérifie en termes quantitatifs mais qui, pourtant, n'est pas sans effet sur l'analysant et sur les modes de relation qu'il entretient avec lui-même et ses autres, modes régis par la parole et le langage. On ne saurait trop souligner la consubstantialité de l'homme et de sa parole³. L'homme à la différence du mammifère se définit comme homme d'être un «parlêtre» (Lacan), et la psychanalyse se définit quant à elle de prendre acte en son fondement des effets structurants de la parole et du langage sur la pensée et le désir de l'homme.

On sait – du moins lorsqu'on s'intéresse un peu à la pensée psychanalytique autrement que pour la dénigrer – l'extrême difficulté à traduire le texte freudien dans d'autres langues⁴, c'est-à-dire à le transposer dans un contexte linguistique et culturel différent de son contexte d'origine. La difficulté est liée à une propriété fondamentale du langage humain : la valeur. Un mot dans une langue ne possède pas de signifié qui lui soit propre. Le sens d'un mot lui est conféré par la place qu'il occupe dans le système de tous les mots qui constitue la langue d'une part, et par celle qu'il occupe, d'autre part, dans un énoncé particulier au niveau de la parole. C'est dire à quel point le sens des mots dépend du contexte où ils fonctionnent. Prenons un exemple : le mot allemand *Seele*, fréquent chez Freud, pourrait se traduire au plus proche en français par «âme». Malheureusement, du fait de son contexte d'emploi en français pendant tout le dix-neuvième siècle et le début du vingtième, le mot «âme» a reçu une valeur théosophique et néo-platonicienne beaucoup plus marquée que le *Seele* allemand. On aura beau multiplier les mises en garde, le processus de lecture ne pourra pas ne pas mobiliser et rassembler dans le terme lu ces valeurs flottantes. Tout comme malgré les mises en garde répétées, le terme de «perversion» ne peut pas être lu sans emporter avec lui tout un contexte de condamnation moralisatrice tout à fait étranger à la structure psychique à laquelle ce terme réfère.

Toute la question de la traduction du discours psychanalytique n'est pas de trouver

³ Voir C. Hagège, *L'homme de parole*.

⁴ Voir b. Bettelheim, *Freud and man's soul*.

le mot juste dans une correspondance terme à terme entre les langues, mais de faire coïncider deux formes spécifiques de pensée qui appartiennent chacune à deux systèmes linguistiques irréductibles l'un à l'autre.

Si la question de la traduction est ardue en ce qui concerne le discours psychanalytique, elle devient tout à fait insoluble lorsqu'il s'agit de traduire ce qui se dit au cours d'une séance. En voici un exemple : À un moment tournant de son analyse, monsieur D. remarquait combien le rituel sévère de son rapport à l'analyse s'était assoupli : «le ton a varié» dit-il au cours d'une séance. Il y eut un silence, puis un éclat de rire et monsieur D. s'exclama qu'il n'aurait jamais pu inventer un jeu si parfait, «le thon avarié» qui, compte tenu du scandale dont on se souvient sans doute encore, ne pouvait prendre tout son relief qu'ici au Québec, il y a quelques mois et dans le contexte de la langue française.

Nous avons là un exemple parfait de l'intraduisibilité du dit analytique en séance, tout autant que de son immesurabilité. Or ce jeu de mots n'était nullement fortuit puisqu'il rassemblait des signifiants propres à monsieur D., pris dans des structures de pensée figées, refoulées et qui, de ce fait induisaient des comportements répétitifs assez désagréables pour amener monsieur D. à suivre une analyse.

Pour dire les choses de façon extrêmement sommaire, monsieur D. avait réussi à maintenir radicalement séparées en les refoulant très tôt dans l'enfance, deux séries de pensées qui concernaient chacun de ses parents en tant qu'êtres sexués et désirants. Dans sa pensée consciente, au début de son analyse, les deux images parentales apparaissaient comme complètement étrangères l'une à l'autre et dépourvues l'une comme l'autre de toute sexualité, de tout désir.

Or c'est justement un jeu de mots – purement formel, purement qualitatif – un saut d'une forme signifiante «le ton avarié» dans une autre forme signifiante à la fois identique et pourtant différente : «le thon avarié» qui devait permettre à monsieur D. de reconstituer d'une part les deux séries de représentations refoulées des imagos parentales en les resexualisant, le «thon» menant par toute une série d'associations à un père pêcheur et chaud lapin, tandis que l'«avarié» renvoyait à une vision inquiétante du sexe de la mère. Ces deux

séries reconstituées, monsieur D. a ensuite pu trouver leur point de rencontre dans le souvenir reconstruit d'une scène primitive qui avait eu sur lui dans sa plus tendre enfance un effet de blocage désastreux et avait provoqué un choc qu'il n'avait pu surmonter qu'en désexualisant les parents mais en engageant, ce faisant, sa propre sexualité encore immature dans une impasse dont elle ne devait sortir qu'au terme d'un long travail de reconstitution des chaînes signifiantes refoulées, faite de la matérialité même des mots, auxquelles le travail analytique devait rendre leur souplesse, leur mobilité après en avoir repéré les formes figées.

Ce qui est remarquable ici, c'est que ce sur quoi porte le travail analytique n'est pas la circulation des énergies sexuelles ou autres que ce soit par la médiation du système nerveux, hormonal ou des deux, mais exclusivement des formes signifiantes figées qui, rendues à leur mobilité première, libèrent le sujet de ses angoisses, de ses inhibitions et du cercle infernal de la répétition.

Que ces modifications profondes ne soient quantitativement mesurables ne les empêche pas d'exister, ni d'obéir à des lois structurales précises, celles-là même auxquelles le traducteur se trouve confronté lorsqu'il aborde le problème redoutable de la traduction des jeux de mots à savoir : les lois du signifiant.

Source : François Péraldi, *Spirale*, juin 1986, p. 15